Mr Paraud Supr de la Seminaire

24 Juin 1847

LETTRE PASTORALE

DE MONSEIGNEUR

L'EVEQUE DE MONTREAL,

POUR PUBLIER

L'ENCYCLIQUE

DE

NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE,

PIE IX,

EN FAVEUR DE LA

MALHEUREUSE IRLANDE.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

24 Juin

MONTRÉAL:
IMPRIMERIE DE LOUIS PERRAULT, RUE ST.-VINCENT
1847.

L

II

R
B

N
de
de
ve
l'é
et
si
fo
en
ca
de
av
ril
en

LETTRE PASTORALE de Monseigneur l'Eveque de Montreal, pour publier l'ENCYCLIQUE de Notre Saint Pere le Pape, PIE IX. en faveur de la malheureuse IRLANDE.

IGNACE BOURGET, par la miséricorde de Dieu et la grâce du St. Siége Apostolique, Evêque de Montréal, etc. etc. etc.

Au Clergé Séculier et Régulier, aux Communautés Religieuses et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction en Notre Seigneur.

Nous nous empressons, Nos Très-Chers Frères, de vous faire part d'une Lettre que Nous venons de recevoir de Notre Saint Père le Pape. Vous y verrez qu'à l'époque du vingt-cinq Mars dernier, l'état de l'Irlande était encore des plus affligeans; et vous apprendrez, de la bouche même de ce Pontife si vénéré, à compatir aux maux de cette nation infortunée. Voici la teneur de cette Lettre; écoutez en la lecture avec une foi vive et un profond respect; car c'est le Vicaire de Jésus-Christ, c'est le Père de l'Eglise que vous allez entendre vous raconter, avec tout l'accent de sa douleur paternelle, les horribles souffrances d'une partie de ses enfans, les enfans de l'Irlande.

LETTRE ENCYCLIQUE

DE N. S. P. LE PAPE PAR LA PROVIDENCE DIVINE PIE IX.

A tous les Patriarches, Primats, Archevêques et Evêques, pour implorer en faveur du royaume d'Irlande le secours de Dieu.

PIE IX.

Vénérables Frères, Salut et Bénédiction Apostolique.

L'active vigilance et le zèle assidu que les Pontifes Romains, Nos Prédécesseurs, ont toujours montrés pour soulager, par tous les moyens en leur pouvoir, les Nations Chrétiennes, vous sont certainement connus, Vénérables Frères, qui avez étudié et parcouru l'histoire de l'Eglise. Vous n'ignorez pas que cette salutaire et admirable sollicitude n'a pas embrassé seulement les besoins spirituels du Peuple Chrétien, mais qu'elle s'est encore étendue à toutes les calamités publiques dont une Nation Chrétienne a pu jamais être frappée. Les monuments de l'antiquité (1), comme ceux des siècles plus récents, l'histoire de notre époque et celle de nos pères en font également foi. A qui pouvait-il, en effet, et devait-il convenir davantage de se préoccuper de cette sollicitude paternelle pour le soulagement de tous les chrétiens, qu'à ceux-là mêmes en qui la foi catholique nous apprend à reconnaître *les Pères et les*

---

(1) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. iv. ch. 23 : Lettre de Denys, évêque de Corinthe, au pape Sotere, dans laquelle il est dit que *dès le berceau de la foi, l'Eglise romaine avait coutume d'envoyer aux chrétiens les secours nécessaires à la vie ; et que cet usage était continué par le saint pontife Sotere.* Dans le même Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. VII. ch. 5, le passage où est rappelée la lettre de Denys, évêque d'Alexandrie, au pape saint Etienne Ier. *qui avait envoyé à la province de Syrie, comprenant l'Arabie, les subsistances dont elle avait besoin.*—Il existe également une lettre de saint Basile au pape saint Damase, dans laquelle il est fait mention des subsides envoyés par le pape saint Denys à l'Eglise de Césarée.

Docteurs de tous les chrétiens (2). Vers qui les nations malheureuses pouvaient-elles plus naturellement chercher du secours qu'auprès de ceux qui, établis sur le faîte de l'Eglise, ont prouvé dans tous les siècles, et par des faits éclatants, combien *ils étaient pressés par la charité du Christ?*

Excité par ce glorieux exemple de Nos Prédécesseurs, en même temps que par l'impulsion de Nos propres sentiments, dès que Nous avons appris que le royaume d'Irlande souffrait d'une excessive disette de grains et de la cherté de toutes les autres subsistances alimentaires, et que cette malheureuse nation était en proie à l'horrible assemblage de toutes les maladies qu'engendre la famine, Nous avons aussitôt employé tous les moyens qui étaient en Notre pouvoir, pour secourir d'aussi grandes infortunes. Nous avons prescrit à cet effet que dans Notre Capitale des prières publiques fussent adressées à Dieu, et Nous avons exhorté le Clergé, le peuple Romain et tous ceux qui se trouvent à Rome, à porter secours à l'Irlande. Ainsi Nous sommes parvenu, partie avec l'argent que Nous avons si volontiers donné Nous-même, partie avec celui que le malheur des temps a permis de recueillir dans Rome, à réunir une somme que Nous avons envoyée à Nos Vénérables Frères, les Archevêques d'Irlande, pour être distribuée, par leurs soins, selon les besoins des localités et l'indigence de leurs malheureux concitoyens.

Cependant, telles sont les lettres que jusqu'ici Nous recevons de l'Irlande ; les nouvelles qui Nous arrivent chaque jour au sujet des calamités qui désolent cette île, et qui s'aggravent de plus en plus, sont telles, que Notre cœur en est oppressé d'une douleur inexprimable, et qu'elles Nous pressent plus vivement de venir au secours de ce malheureux peuple. Que ne devons-Nous pas tenter, en effet, pour apporter quelque soulagement à cette nation que de si grands fléaux accablent, quand Nous savons si bien quelle est et quelle a toujours été la vénération du Clergé et du Peuple d'Irlande envers le Siége Apostolique ; de quel éclat, dans les temps les plus difficiles, a brillé la constance de ce peuple à professer la Religion Catholique ; par quels labeurs le Clergé d'Irlande s'est efforcé de propager la Foi dans les

(2) Conc. de Flor. aux défin. de foi.

contrées du monde les plus reculées : par quels témoignages enfin de pieux respect et de religieuse dévotion la nation Irlandaise honore dans Notre humble personne le bienheureux Pierre, et montre, pour Nous servir des paroles du Grand Léon, *que dans son indigne héritier, la dignité du prince des apôtres ne s'éclipse pas.* (1).

C'est pourquoi, après avoir mûrement considéré un sujet si grave, et pris conseil de quelques-uns de Nos Vénérables Frères, Cardinaux de la Sainte Eglise Romaine, nous avons résolu, Vénérables Frères, de vous écrire cette lettre, afin de pourvoir avec vous aux besoins de la Nation Irlandaise.

En conséquence, Nous Vous invitons tous à ordonner dans vos diocèses et dans les pays soumis à votre juridiction, ainsi qu'il vient d'être fait à Rome, que pendant trois jours des prières publiques soient récitées dans les églises et autres lieux sacrés, pour demander à Dieu, Père des miséricordes, qu'il délivre le Peuple Irlandais d'une calamité si grande, et qu'il éloigne un semblable et si terrible désastre des autres Etats d'Europe et des autres contrées. Et pour atteindre ce but avec plus de zèle et plus d'efficacité, nous accordons sept années d'indulgences à ceux qui assisteront une fois à ces prières: quant à ceux qui, pendant les trois jours, prendront part à la récitation de ces mêmes prières, et qui, purifiés par le sacrement de pénitence dans la semaine du *triduo*, recevront le sacrement de la très Sainte Eucharistie, Nous leur accordons, en vertu de l'autorité Apostolique, l'Indulgence Plénière.

Nous recommandons de plus trés-vivement à votre charité, Vénérables Frères, d'exciter, par vos exhortations, le peuple placé sous votre autorité, à secourir également par des aumônes la nation Irlandaise. Nous savons qu'il n'est point nécessaire de vous rappeler, et la vertu de l'aumône et les fruits abondants qui en découlent pour mériter la clémence du Dieu Bon et Tout-Puissant. Vous trouvez dans les Pères de l'Eglise, et particulièrement dans plusieurs sermons de Saint Léon-le-Grand (2), les doctes et justes louanges données à l'aumône. Vous connaissez également l'admirable lettre écrite par saint Cyprien, martyr, Évêque

---

(I) Serm. 2 de Anniv. Assumpt. suæ.
(2) De Jejunio decimi mensis, et Eleemosynis.

de Carthage, aux Evêques de Numidie (1), et qui contient l'immortel témoignage de la singulière ardeur avec laquelle le troupeau confié à sa conduite pastorale, secourut par d'abondantes aumônes les besoins des chrétiens dans l'indigence. Vous pouvez aussi vous rappeler ces paroles de Saint Ambroise, Evêque de Milan (2): " L'éclat des richesses " n'est pas dans les sacs d'argent du riche, mais dans les ali- " ments donnés aux pauvres: c'est dans le sein de ces in- " firmes et de ces indigents que l'or brille davantage. Que " les chrétiens le sachent, leurs richesses doivent leur servir " à chercher, non ce qui leur est personnel, mais ce qui in- " téresse le Christ, s'ils veulent que le Christ les recherche." Nous espérons que par de telles considérations et par d'autres que votre charité saura vous suggérer, vous réussirez à être d'un grand secours à ces infortunés qui sont ici l'objet de Notre sollicitude.

Nous pourrions terminer là cette lettre; mais au moment où vous conformant à Notre volonté, vous allez, Vénérables Frères, ordonner des prières publiques, Nous ne voulons pas omettre ce que Nous rappelle jour et nuit *notre préoccupation journalière*, la *sollicitude de toutes les églises* (3.) Elle est toujours-là devant Nos yeux, cette horrible et cruelle tempête depuis déjà long-temps soulevée contre l'Eglise universelle: Notre âme se trouble en songeant quelle est la *haine de l'ennemi contre le sanctuaire* (4), et quelle conjuration impie s'est formée *contre le Seigneur et contre son Christ* (5). C'est pourquoi Nous Vous recommandons particulièrement de prendre occasion des prières publiques prescrites en faveur de l'Irlande, pour exhorter le peuple,

---

(1) Dans cette épitre, saint Cyprien parlant des sommes recueillies à Carthage et envoyées aux évêques de Numidie pour le rachat des chrétiens, dit: " Nous vous avons envoyé cent mille sesterces d'écus que les prêtres et les fidèles qui sont auprès de nous ont recueillis ici dans l'Eglise que, par la grâce du Seigneur, nous sommes chargé de gouverner: vous les distribuerez selon que vous le jugerez plus utile.

(2) 2 Ep. à l'évêque Constance.

(3) 2 Cor., ch. 11, 28.

(4) Ps. 73, 3.

(5) Ps. 3, 2.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Q

placé sous votre garde, à implorer en même temps le secours de Dieu pour l'Eglise universelle.

Et Nous, Vénérables Frères, Nous Vous donnons affectueusement la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près de Sainte-Marie-Majeure, le 25me jour de Mars de l'an 1847, la Première Année de Notre Pontificat.

Vos cœurs si naturellement compatissans comprennent et sentent vivement, N. T. C. F. tout ce qu'il y a de touchant dans cette épitre, et vous êtes déjà, Nous n'en doutons pas, tout disposés à partager la juste douleur du Père commun, à la vue de si grands maux. Il serait donc inutile de rien ajouter ici. Mais comme vous n'avez pas manqué de le remarquer, le St. Père nous recommande très-vivement de joindre nos exhortations à sa lettre. Nous nous en faisons un devoir, et Dieu voudra bien bénir notre humble soumission aux moindres désirs du premier des Pasteurs, en nous inspirant tout ce que nous avons à vous dire de l'affreuse calamité qui désole la malheureuse Irlande. Nous n'avons pour cela qu'à commenter la lettre dont vous venez d'entendre la lecture.

Vous y remarquerez d'abord avec quelle tendre sollicitude les Papes ont, dans tous les siècles, porté secours au Nations Chrétiennes, quand elles ont été dans le malheur. Ces traits si touchants que le Successeur de tant de généreux Pontifes vient de nous citer sont bien propres à nous attacher de plus en plus à la Chaire de St. Pierre. Oui, N. T. C. F., réjouissons nous de tout notre cœur, et bénissons mille fois la divine miséricorde qui nous a fait la grâce d'appartenir à cette Sainte Eglise qui trouve dans ses Annales les noms de tant de bons Pasteurs qui, en même temps qu'ils *étaient les Pères et les Docteurs de tous les Chrétiens, ont prouvé, dans tous les siècles, et par des faits éclatants, combien ils étaient pressés par la charité du Christ.*

Le Pontife vous dit ensuite avec quel empressement il a fait prier pour l'Irlande, aussitôt qu'il a eu nouvelle de l'affreuse disette qui désolait ce royaume, et de *l'horrible assemblage de toutes les maladies qu'engendre la famine.*

Nous avons eu la consolation d'assister à ces *prières publiques*, dont parle ici Sa Sainteté : et Nous avons même,

malgré notre incapacité, élevé notre faible voix au milieu de la Ville-Sainte, tant pour montrer notre soumission à une autorité supérieure, que pour prouver le vif intérêt que nous portions à une nation magnanime, que le poids d'une affreuse misère accable. Nous ne vous dirons pas tout ce que nous avons vu et entendu, ni tout ce que nous avons senti d'émotions pendant ces jours de supplications. Qu'il nous suffise de vous dire ici qu'à la vue de Rome en prières pour l'Irlande, nous nous sommes souvent écrié ; *Qu'elle est bonne, cette Sainte Eglise Romaine ! on voit bien que c'est la mère de toutes les autres Eglises. Avec quelle ferveur elle prie pour ses enfans ! Avec quelle charité elle s'impose toutes sortes de sacrifices pour soulager leur misère !*

Néanmoins Dieu, dont les desseins sont toujours adorables, n'avait point encore exaucé tant de vœux formés dans la Ville Eternelle pour le soulagement de tant de malheureux. Car le Souverain Pontife nous apprend que les *calamités qui désolent cette Ile s'aggravent de plus en plus, son cœur paternel en est oppressé d'une douleur inexprimable*, et sa charité *le presse plus vivement d'aller au secours de ce peuple malheureux.* Cette charité lui fait chercher un nouveau remède à une plaie si douloureuse. *Que ne devons-nous pas tenter*, s'écrie ce père si tendre, *pour apporter quelque soulagement à cette nation, que de si grands maux accablent, quand nous savons si bien quelle est et quelle a toujours été la vénération du Clergé et du peuple d'Irlande envers le Siége Apostolique ; de quel éclat, dans les temps les plus difficiles, a brillé la constance de ce Peuple à professer la Religion Catholique ; par quels labeurs le Clergé s'est efforcé de propager la foi dans les contrées du monde les plus reculées.* Tels sont les puissans motifs qui pressent N. S. P. le Pape de chercher à apporter remède aux maux de l'Irlande. Ils méritent, N. T. C. F. toute notre attention, et l'attention la plus respectueuse. Examinons les ensemble, pour nous mieux pénétrer de la juste douleur qui *oppresse* le cœur de notre père commun.

1°. *Les grands maux qui accablent* l'Irlande. Vous savez que l'horrible famine, qui s'est fait sentir dans cette infortuné pays, enlevait chaque jour tant de monde que, dans le principe, quatre millions de personnes étaient exposées à mourir de faim, dans l'espace de quelques mois, si des fleu-

ves de charité n'avaient coulé de tous les pays du monde dans le sein de cette nation, et surtout si l'Angleterre n'avait ouvert ses trésors pour nourrir ce nombre incroyable de pauvres. Les Journaux Publics vous ont fait connaître cette affreuse désolation. Pour nous, Nous l'avons vue de nos yeux, et pour vous la dépeindre ici au naturel, nous empruntons sans crainte d'exagération, les douloureuses lamentations de Jérémie. Puissions-nous avoir, avec les touchantes paroles de ce Prophète, les entrailles de sa compassion. Tous les maux qu'à soufferts jusqu'ici l'Irlande, n'ont donc point encore pleinement satisfait le Seigneur, puisque sa main terrible continue à la frapper : *Non avertit manum suam a perditione.* Son peuple est aujourd'hui dans les gémissements, et demande du pain : *Omnis populus ejus gemens et quærens panem.* Hélas ! il ne s'en est point trouvé assez pour nourrir tout ce peuple affamé, et des milliers ont été victimes de ce fléau dévastateur. A la vue de cette épouvantable mortalité, *nos yeux se sont affaiblis à force de pleurer : defecerunt præ lacrymis oculi mei : le trouble a saisi nos entrailles : conturbata sunt viscera mea. Mon cœur s'est répandu en terre en voyant la ruine de la fille de mon peuple : effusum est in terrâ jecur meum super contritione filiae populi mei.* Ah ! qui pourrait avoir le cœur assez dur pour ne point pleurer *en voyant les petits enfans et ceux qui sont encore à la mamelle tomber morts dans les places publiques : cum defecerit parvulus et lactens in plateis oppidi. Ils ont dit a leurs mères,* ces tendres enfans, lorsqu'ils étaient tout languissans et prêts à rendre l'âme sur le sein qui ne pouvait plus les nourrir : *où est donc le froment,* le pain *? ubi est triticum ?* Pauvres petits enfans, innocentes victimes de cette affreuse calamité ! C'est en vain qu'ils ont fait entendre leurs cris douloureux. Hélas ! il ne s'est trouvé personne capable de leur donner du pain : *parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.*

Pendant les horreurs de cette famine, *les Prêtres sont dans les gémissemens ;* ils mêlent leurs larmes avec celles de leur peuple, toujours si docile à leur voix. Ils s'épuisent de travaux, pour lui porter les secours de la Religion, les seuls qu'ils puissent lui donner ; les seuls capables de faire accepter à ce peuple de foi cette horrible calamité avec

courage et résignation. Beaucoup sont victimes de leur zèle, et meurent avec leurs brebis : *sacerdotes ejus gementes.* Les nombreuses Communautés de Vierges, qui font le plus bel ornement de cette terre qui engendra tant de Saints, sont couvertes de deuil ; elles s'immolent et elles prient pour apaiser la colère du Seigneur irrité ! *virgines ejus squalidae.* Les vieillards frappés de stupeur, à la vue d'une désolation dont ils n'ont jamais eu d'exemple, se sont assis à terre, gardant un morne silence : *sederunt in terrâ, conticuerunt senes filiae Sion.* Le Solitaire est accouru au secours de ses frères mourant de faim. Mais lui aussi, à la vue de tant de maux, *se tiendra assis et gardera le silence* ; *il mettra sa bouche dans la poussière,* pour s'humilier et prier, dans l'espérance de pouvoir détourner cet horrible fléau ; *Sedebit solitarius, et tacebit : ponet in pulverem os suum, si forte sit spes.*

2° Vous le voyez, N. T. C. F., les maux affreux que souffre l'Irlande, ont bien de quoi remplir d'amertume le cœur si bon et si compatissant de N. S. P. le Pape. Mais ce qui aggrave sa juste douleur, c'est de voir dans de si cruelles souffrances un peuple à qui la vivacité de sa foi semblait devoir mériter un meilleur sort. Vous le savez, par votre expérience, plus un enfant est docile et respectueux, plus il est chéri de son père. Or tel a toujours été et tel est encore le Peuple Irlandais àl'égard du St. Siége Apostolique. On peut bien lui appliquer ces paroles du Prophète Jérémie. " O Irlande, *ta foi est grande : multa est fides* " *tua.*" Oui, elle est grande, d'abord, parce que c'est une foi ferme, qui ne s'est jamais démentie. Ce fut dans le cinquième siècle que le Pape St. Célestin chargea St. Patrice d'évangéliser cette Ile. Les travaux innombrables, les continuelles prières et les longues souffrances de cet Apôtre furent accompagnés de tant de bénédictions, et enracinèrent tellement la foi dans ce Pays, que depuis cette époque l'Irlande fut toujours catholique, toujours attachée de cœur et d'âme au St. Siége Apostolique qui lui avait fait porter le flambeau de la foi, toujours gouvernée par la Ste. Hiérarchie de ses Archevêques, Evêques et Pasteurs, toujours fidèle à l'enseignement de l'église universelle, toujours docile à son Clergé et conservant toujours avec fermeté ses institutions. On a vu plusieurs nations, comblées de toutes les bénédictions de la

divine Providence et des faveurs du St Siége Apostolique se détacher du sein de l'unité. On a vu des peuples, qui faisaient autrefois la gloire de l'Eglise par leur foi vive et leurs œuvres de charité, secouer le joug de l'obéissance due à cette Sainte Eglise, la Mère de toutes les nations, et retomber dans la barbarie. Pendant que ces peuples infortunés se roulaient ainsi dans tous les égaremens d'une raison orgueilleuse qui voulait interpréter dans son sens les Oracles de la Ste. Ecriture, l'Irlande, comme une fille humble et soumise de l'Eglise Romaine, persévérait dans les sentiers de la vérité. Elle échappait à ce déluge d'erreurs en se réfugiant aux pieds du Souverain Pontife et en se tenant fortement attachée à la Chaire de St. Pierre. Il ne faut donc pas être surpris, N. T. C. F., si l'Eglise de Rome se montre si compatissante aux maux de l'Irlande ; car pourrait-elle, cette bonne mère, oublier une nation si chère à son cœur, elle qui ne cesse de gémir sur les déplorables égaremens des peuples qui l'outragent et la persécutent ; elle qui, héritière de la compassion de J. C. pour les plus grands pécheurs, ne peut voir sans pleurer la perte de tant d'âmes plongées dans l'erreur ; elle qui, semblable à cette poule mystérieuse dont parle l'Evangile, travaille sans cesse à ramener sous ses ailes toutes les nations de la terre ; elle enfin qui prie avec tant de ferveur pour les héritiques, les schismatiques, les infidèles et les Juifs ? Pourrait-elle n'être pas animée de la plus vive sollicitude pour cette fille bien-aimée, aujourd'hui quelle meurt de faim ?

La foi de l'Irlande n'est pas seulement une foi ferme qui traverse douze siècles, sans éprouver cette défaillance qui a plongé tant d'autres nations dans un océan d'erreurs, mais c'est encore une foi *généreuse*. Pour comprendre, N. T. C. F. toute la générosité de la foi de ce peuple, il suffit de remarquer que pour la conserver il a souffert de grands maux. Dieu dont les desseins sont toujours adorables, a engagé ce peuple pauvre et dénué de tout secours humain dans un grand combat avec une de ces puissances colossales qui se disputent la gloire de faire la loi à l'Univers entier : *certamen forte dedit illi*. Rien n'a été épargné pour arracher de son cœur le dépôt sacré de la Foi, et tout a été inutile ; l'Irlande est demeurée fidèle à sa foi ; et par la victoire qu'elle a remportée, elle a prouvé la puissance de la Religion sur toutes les puissances de la terre.

On a bien pu [illegible]ter les enfants, en leur offrant les biens de leurs pères pour prix de leur apostasie ; mais les enfans se sont montrés dignes de leurs pères par la grandeur de leur foi. On a bien pu leur ôter les Eglises que leurs pieuses largesses avaient élevées à la gloire de Dieu ; mais on n'a pu leur arracher cette foi vive qui fait de tous les Chrétiens, autant de temples vivans de la divine Majesté. On a bien pu les obliger de payer la dîme de tous les fruits que produisent leurs champs à des hommes qui n'étaient pas leurs pasteurs ; mais on n'a pu les gagner à prêter l'oreille à leurs discours, car ces pasteurs mercenaires ne leur étaient pas envoyés par les successeurs de Pierre. Ces prétendus pasteurs ont bien pu s'engraisser de la substance de ces pauvres brebis et se vêtir de la laine de ces agneaux sans défense, mais ils n'ont jamais pu les attirer dans les pâturages empoisonnés de l'erreur, ni leur faire boire le lait de leur doctrine corrompue. Ca été pendant trois cents ans que l'Irlande a prouvé au monde étonné, la générosité de sa foi en soutenant ce terrible combat dans lequel la Divine Providence l'a engagée pour la faire triompher ; *certamen forte dedit illi ut vinceret.* Elle a donné à l'Univers entier cet admirable exemple de fidélité qui faisait dire aux Apôtres : *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Elle a prouvé, par son exemple, la vérité de cette parole de l'Apôtre St. Jean : *c'est par la foi que l'on est victorieux du monde : hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Ca été pendant trois cents ans qu'elle a soutenu ce grand combat, et que sa foi a été victorieuse, et en cela, elle a eu l'honneur de ressembler à la primitive Eglise qui vit couler le sang de ses enfans pendant trois siècles, et força l'Empire Romain à la reconnaître pour la véritable et unique Religion. C'est encore par les persécutions qu'a souffertes l'Irlande, qu'elle a un autre trait frappant de ressemblance avec la primitive Eglise. Nous lisons dans le livre des Actes des Apôtres, qu'une cruelle persécution s'était élevée contre les Fidèles de Jérusalem ; et St. Etienne ayant souffert le martyre, les premiers disciples se dispersèrent dans diverses contrées ; ils y répandirent la foi qui venait de faire triompher le premier Diacre par son glorieux martyre. N'est-ce pas le touchant spectable qu'offre l'Irlande par la nombreuse émigration de ses enfans ? Ne peut-on pas lui

appliquer justement ces paroles du Prophète Jérémie: *Judas a émigré à cause de son affliction et de l'entière servitude à laquelle il s'est vu réduit : migravit Judas propter afflictionem et multitudinem servitutis.* Il s'est dispersé dans tous les pays et a habité parmi les nations : *habitavit inter gentes.* Dieu, en récompense de sa foi, lui a donné la bénédiction des Saints Patriarches, Abraham, Isaac et Jacob ; et il a multiplié ses enfans comme les étoiles du ciel. En lui donnant cette admirable fécondité, il lui ordonne de remplir toute la terre : *multiplicamini et replete terram.*

Mais remarquez-le bien N. T. C. F., en quittant sa chère Patrie qui ne peut plus le nourrir, ce peuple emporte pour unique trésor sa foi. En arrivant sur les terres étrangères qu'il adopte pour Patrie, son premier soin est d'élever le monument de sa foi ; et pour cela, du premier arbre qui tombe sous sa hache, il en fait une croix, ce signe de salut qui seul a pu soutenir son courage pendant ses longues souffrances. Dans ces lieux lointains, comme dans sa patrie, il faut à ce peuple de foi des temples et des autels ; des Prêtres et des Evêques. Tel est l'admirable moyen dont se sert la Divine Providence pour propager la foi dans le nouveau monde. On peut donc appliquer à ce peuple persécuté pour la foi ce que l'Ecriture rapporte des premiers disciples. *Il s'éleva une grande persécution contre l'Eglise de Jérusalem*, et tous les fidèles qui, à cause de cela, *avaient été dispersés passèrent d'un lieu à un autre, annonçant la parole de Dieu : qui dispersi erant pertransibant evangelizantes verbum Dei.* Act 8. V. 1 et 4. Nous en avons sous les yeux, N. T. C. F, une preuve bien sensible dans l'Eglise des Etats-Unis qui nous avoisinent. Jusqu'en 1789, il n'y avait qu'un très petit nombre de missionnaires pour desservir quelques catholiques dispersés çà et là sur ce vaste territoire. Aujourd'hui on y voit une Province Ecclésiastique des plus florissantes du monde chrétien. Vous en jugerez par le tableau suivant. Il y a un Archevêché et vingt Evêchés suffragans, sans y comprendre l'Orégon. Il s'y trouve 740 Eglises, 431 chapelles, 24 Evêques déjà consacrés et plusieurs nommés par le St. Siége, 735 missionnaires et autres Prêtres employés dans le St. Ministère ; 21 Séminaires et autres établissements

Ecclésiastiques ; 248 Séminaristes qui se préparent au Sacerdoce : 25 Institutions Littéraires pour les jeunes gens ; 36 Institutions religieuses, et 63 Académies pour les filles ; 97 Institutions de charité, pour l'exercice des bonnes œuvres et environ 1.500,000 catholiques. Or ce prodigieux accroissement de la foi catholique chez nos voisins, il faut l'attribuer en grande partie à l'émigration Irlandaise.

Ainsi vous le comprenez, N. T. C. F. c'est par les œuvres de sa foi que l'Irlande mérite la vive sollicitude et la tendre compassion de N. S. P. le Pape. Aujourd'hui qu'elle est expirante de faim et de misère, elle emprunte la voix du chef des Nations Chrétiennes pour faire entendre partout ces cris de douleur : *O vous tous*, peuple de la terre, *considerez et voyez*, s'il est au monde une nation aussi infortunée que moi ; *O vos omnes qui transitis per viam attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* Vous l'entendrez sans doute cette voix plaintive et gémissante du Père commun, qui pleure à cause des maux affreux qui sont venus fondre sur ces enfans si chers à son cœur. Que vous demandent-ils ? Des prières pour apaiser l'Ange exterminateur qui frappe l'Irlande de tant de plaies. Sur l'invitation du Père des prians, nous allons donc *demander à Dieu, Père des miséricordes, qu'il délivre le peuple Irlandais d'une calamité si grande.* Nous allons prier pour que ce pauvre peuple rencontre les sympathies de la charité la plus tendre dans tous les lieux où il offre dans ce moment le déchirant spectacle de la misère. Nous allons prier pour qu'il y ait en tous lieux des âmes compatissantes qui se dévouent avec courage au service de cette multitude de malades qui viennent expirer sur une terre étrangère. Nous allons prier pour cette foule d'orphelins et d'orphelines qui n'ont plus ni pères ni mères pour pourvoir à leurs besoins et les presser sur leurs cœurs. Pauvres petits enfans ! qu'allez-vous donc devenir ? Ah ! sans doute que vos gémissemens monteront jusqu'au trône du Père des miséricordes ! Sans doute que vos larmes toucheront tous les cœurs généreux et compatissans ! Nous prions Dieu, remarquez le bien, N. T. C. F., *pour qu'il éloigne un semblable et si terrible désastre des autres États d'Europe et des autres Pays.* Ainsi, il y va de vos plus chers intérêts. Nous prions enfin pour implorer en même temps *le secours de Dieu pour l'Eglise Universelle* contre laquelle

une horrible et cruelle tempête est depuis longtemps soulevée. Car, à l'exemple de ce zélé Pontife, *notre âme se trouble en songeant quelle est la haine de l'ennemi contre le sanctuaire, et quelle conjuration impie s'est formée contre le Seigneur et contre son Christ.*

A CES CAUSES, le saint nom de Dieu invoqué, et de l'avis de Nos Vénérables Frères, les Chanoines de Notre Cathédrale, Nous avons réglé, ordonné et statué, réglons, ordonnons et statuons ce qui suit :

1°. L'on fera, pendant trois jours, dans la Cathédrale, ainsi que dans toutes les Eglises Paroissiales, et dans les Chapelles et Oratoires des Communautés, des prières spéciales, selon l'intention du Souverain Pontife, pour demander : 1°. Que l'Irlande soit délivrée de ses maux ; 2°. Que tous les autres peuples soient préservés de la famine et de la peste ; 3°. Que l'Eglise Universelle soit victorieuse de tous les ennemis qui ont juré sa perte.

2°. Ces prières commenceront le Dimanche qui suivra la publication de la Présente Lettre Pastorale et se continueront les Lundi et Mardi suivans.

3° L'on célèbrera, ces jours là, une messe à l'heure qui sera jugée la plus convenable. La messe Paroissiale ou conventuelle du Dimanche en tiendra lieu. L'on ajoutera aux oraisons ordinaires de la messe, trois autres oraisons, pour se conformer aux intentions du Souverain Pontife mentionnées ci-dessus, savoir ; *pro vitanda mortalitate, tempore famis et pro Ecclesia.* Après la messe, on exposera le St. Sacrement, avec les cérémonies ordinaires, et l'on chantera les litanies des Saints et autres prières prescrites pour les Rogations. Après la bénédiction du St. Sacrement, l'on chantera quelques strophes du *Stabat mater*, avec l'oraison de Notre Dame de Compassion, pour attendrir le cœur si bon et si maternel de Marie en faveur de ses infortunés enfans.

4° Notre Saint Père le Pape, voulant exciter la ferveur de tous les Fidèles, pendant ces jours de supplications, leur accorde une Indulgence de sept ans, chaque fois qu'ils assisteront à ces prières, et une Indulgence plénière, s'ils assistent à tous les exercices qui se feront chacun des trois jours susmentionnés, et si, pendant la semaine de ce *Triduum*, ils se purifient par le Sacrement de Pénitence et reçoivent le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie.

5° Quant à l'aumône à laquelle nous exhorte le Souverain Pontife, Nous savons que vous avez été au devant de ses désirs. Nous sommes heureux de pouvoir vous dire ici, N. T. C. F., qu'une des premières paroles que nous adressa Sa Grâce, Monseigneur l'Archevêque de Dublin, fut de nous annoncer avec complaisance qu'il venait de recevoir d'abondantes souscriptions de Montréal. Il faut vous dire que c'est un Vénérable Prélat, qui couronne une vie de 78 ans et un Episcopat de 37 ans, par l'exercice de toutes les bonnes œuvres que nécessite la misère des temps. Nous l'avons trouvé tout occupé de soins touchans, et avec toute l'activité d'un homme dans la force de l'âge, pour nourrir ses pauvres brebis. Nous avons vu à sa porte des troupes nombreuses de mendians qui indiquaient assez clairement au voyageur la résidence du Père des Pauvres. Il a été bien flatteur pour nous de recevoir de la bouche de ce Bon Pasteur la juste louange que méritait votre charité. Il y avait là de quoi nous consoler de ne pouvoir assister tant d'indigents(ce qui navrait notre cœur), puisque votre abondance suppléait à notre insuffisance. *C'est pourquoi*, N. T. C. F. Nous nous sentons pressé de vous dire aujourd'hui avec l'Apôtre : *vous êtes notre joie et notre couronne ;* continuez à faire l'honneur de votre Religion, *et demeurez fermes dans le Seigneur ;gaudium meum et corona mea : sic state in Domino carissimi.* Toutefois, nous désirons que la quête qui se fera pendant l'office de ces trois jours de prières soit appliquée à soulager la misère des Emigrants qui nous arrivent. Nous croyons devoir vous suggérer encore cette œuvre, d'abord pour répondre à l'appel de N. S. P. le Pape, comme vous venez de le voir en entendant la lecture de la Lettre Encyclique. C'est ensuite pour rendre autant que possible, nos jours de supplications semblables à ceux de la Ville-Sainte. Or, à chaque réunion, il se fesait une collecte en faveur de l'Irlande ; afin de la rendre plus abondante, il s'y fesait une instruction pour engager le bon Peuple Romain, qui est déjà si charitable, à aller au secours de ses frères d'Irlande. Vous vous imposerez de grand cœur ce nouveau sacrifice, si vous faites attention que c'est le Pape qui aujourd'hui vient vous demander l'aumôme pour ses enfans d'Irlande. Chacun de vous donnera selon son moyen ; mais pas un ne refusera de faire passer son aumôme à N. S. J. C. par la main de son Vicaire sur la terre. Ce sera

probablement la seule fois que ce charitable Pasteur fera un semblable appel à votre générosité ; car il faut espérer que les prières et les aumônes qui se sont déjà faites et qui vont se faire dans l'univers entier, préserveront les autres peuples d'un pareil désastre. Une autre réflexion ne manquera pas de faire sur vos cœurs une impression profonde. L'affreuse mortalité qui décime les Emigrants a déjà fait une multitude d'orphelins. Que vont-ils devenir ces tendres enfans ! A la vérité, nous avons la juste confiance que le gouvernement ira à leur secours ; mais quels que soient ces secours ils ne pourront égaler la mesure de leurs besoins. Eh ! bien ces tendres enfans se tournent vers vous. Aujourd'hui ils remplissent les hôpitaux où ils ont perdu ce qu'ils avaient de plus cher au monde. Aujourd'hui on les arrache du sein de leurs pauvres mères qui meurent en les pressant sur leurs cœurs, comme regrettant de les laisser ici bas. Aujourd'hui ces tendres enfans cherchent à travers les morts et les mourans les auteurs de leurs jours. Hélas ! Ils ne sont plus ! Aujourd'hui, ils empruntent notre voix pour arriver à vos cœurs, et pour vous dire dans l'accent de leur douleur : ô vous tous qui passez par ces lieux consacrés par les souffrances de nos pères et de nos mères, et où s'élèvent tristement leurs tombes, voyez s'il y a une douleur semblable à notre douleur. O vous tous qui êtes les amis de l'humanité souffrante, ayez pitié de nous, par ce que la main du Seigneur nous a frappés. Faites pour nous, pauvres petits orphelins, ce que vous voudriez que d'autres fissent pour vos propres enfans, si comme nous ils avaient eu le malheur de vous perdre, dans un pays lointain, si comme nous ils étaient sans parens et sans amis sur une rive étrangère, si comme nous ils étaient exposés à toutes les horreurs de la misère qui d'ordinaire poursuivent partout l'orphelin, si comme nous ils étaient exposés aux suites déplorables d'une mauvaise éducation, si comme nous ils couraient le plus grand danger de devenir des scélérats, pour n'avoir personne qui prit soin d'eux, si comme nous surtout ils étaient exposés à perdre la foi pour laquelle nos pères ont combattu jusqu'à la mort.

Tels sont, N. T. C. F., les cris douloureux que font entendre ces innocentes victimes de l'horrible famine qui a excité toutes vos sympathies. Vous y serez sensibles, nous en avons la confiance ; et vous montrerez par quelqu'œuvre

importante, tout ce que vos cœurs sentent d'émotions pour ces tendres enfans, et pour cela, nous allons vous dire toute notre pensée, en terminant cette longue Epître. Entre les nombreuses Institutions charitables que nous avons eu occasion d'admirer pendant nos deux voyages d'Europe, il en est une qui nous a surtout intéressé ; c'est une maison de Providence établie à Marseille. Le choléra ayant causé d'horribles ravages dans cette grande ville, et ayant fait un grand nombre d'orphelins, les âmes charitables de ce Diocèse se mirent à contribution pour aller au secours de ces infortunés. Ce fut pour les recueillir que l'on bâtit une vaste maison, et ce fut pour leur donner tous les soins spirituels et corporels qu'ils pouvaient attendre de bonnes mères, qu'on les confia aux soins charitables des Religieuses. N'allez pas croire que pour faire une pareille œuvre il faille vous imposer des sacrifices au-dessus de vos forces. Oh ! non, car nous savons ce que vous avez fait, et nous connaissons toute la misère des temps. Mais écoutez un calcul bien simple. Il y a dans ce Diocèse 400,000 âmes. En supposant que chacun donne seulement douze sols, vous voilà avec une somme de £10,000. Or quel est celui d'entre vous qui ne s'empressât de contribuer de cette modique somme à une œuvre si belle ! Car c'est là l'admirable effet de l'union, de faire participer aux mérites des plus grandes œuvres, quelque minime que puisse être la part de sa coopération. Qu'il serait beau, qu'il serait touchant ce monument qui serait ainsi élevé à la charité ! Qui sait d'ailleurs si Dieu n'attachera pas à cette œuvre, la bénédiction dont nous avons tant de besoin pour sortir de l'état de détresse où nous sommes réduits ? Car elles sont bien puissantes les prières des orphelins ! Quoi qu'il en soit, nous recevrons les dons qu'il vous plaira de faire pour répondre à l'appel du Souverain Pontife, et nous lui en rendrons au plustôt un compte fidèle. En attendant, nous vous donnons la bénédiction qu'il a bien voulu nous accorder, et c'est avec toute l'affection qui pénètre son âme vraiment paternelle.

Sera la présente Lettre Pastorale lue au Prône de Notre Cathédrale, à celui des Eglises Paroissiales, et en chapître dans toutes les Communautés Religieuses, le premier dimanche après sa réception.

Donné à Montréal, en Notre Palais Episcopal, le vingt-quatrième jour du mois de Juin, de l'année mil-huit-cent quarante-sept, sous notre seing et sceau et le contreseing de notre Secrétaire.

✠ IG. Evêque de Montréal,

Par Monseigneur,

Jos. Oct. Paré, *Chan. Secrétaire.*

(Vraie copie,) *Chan. Secrétaire.*

P. S. *Notes à MM. les curés du Diocèse de Montréal, sur la Lettre Pastorale du 24 Juin 1847.*

1o En prescrivant les exercices mentionnés dans la susdite lettre, nous avons pris modèle sur ceux que nous avons vu observer à Rome, mais nous n'avons pu nous y conformer en entier. Ceux-ci se faisaient à 4 heures du soir, et commençaient par le chapelet qui se psalmodiait avec beaucoup de piété. Vous en prendrez occasion de recommander à votre bon peuple déjà si dévot au Rosaire, de réciter autant que possible, cette excellente prière en famille, pendant toute la saison où la maladie des Irlandais se fera sentir.

2o Il nous semble que les instructions que vous voudrez bien faire pendant le *Triduum* pourraient se réduire à développer, 1o. les beaux traits de charité des Souverains Pontifes indiqués dans la susdite lettre et autres ; 2o. les passages de St. Léon et autres sur l'aumône ; 3o. l'immense résultat d'une collecte à laquelle 400,000 personnes contribueraient de quelques sous.

Sur votre invitation les parens ne manqueront pas de mettre à la merci de chacun de leurs enfans une petite offrande, en leur faisant comprendre qu'ils doivent gagner de quoi soulager des centaines de petits orphelins, en ménageant pour eux une partie de ce qu'ils ont coutume de dépenser au jeu, à la promenade, en toilette et autrement.

4o. En évaluant la population du Diocèse à 400,000 âmes, nous y comprenons la population protestante : car nous croyons que nos frères séparés ne seront pas les derniers à s'imposer des sacrifices pour cette belle œuvre. Il était question de leur souscription, aussi bien que de celle des Catholiques, lorsque l'Archevêque de Dublin nous complimenta sur le montant si élevé de la souscription totale du Diocèse.